

Marcelin, ne dormait pas et ne pensait qu'au bonheur de se trouver riche tout à coup.—Est-il sot, ce Daniel, pensait-il, d'aller naïvement porter ce trésor à qui est plus fortuné que lui ! Quel dommage que ce ne soit pas moi qui me soit trouvé là tout seul !... et qui sait s'il n'y resterait pas quelque chose ?

Et préoccupé de cette idée fixe, Marcelin se leva après minuit. Il n'y a pas de voisins autour de la vieille maison, dit-il, je ne risque rien d'aller y faire une fouille afin d'en avoir le cœur net, la lune m'éclairera. Et Marcelin quitta sa chambre à petit bruit, se glissa le long de la rue, et dès qu'il eut gagné la campagne, il courut de toute la vitesse de ses jambes vers la maison abandonnée.

Arrivé là, il prit une pioche et un marteau, et s'en alla de côté et d'autres sondant les murs, ou le terrain des caves. Il était presque tout découragé de ses inutiles recherches, et se disposait à retourner à la ville de peur que le jour le surprit là, lorsqu'en donnant un dernier coup de marteau, il se fit un vide dans l'épaisseur du mur non loin du lieu où Daniel avait trouvé le trésor ; alors, Marcellin reprend courage, frappe à coups redoublés, et fait une assez large brèche pour passer sa tête et son bras. Bientôt sa main trouve un vase de terre, semblable à celui que le marteau de Daniel avait brisé la veille : il était si lourd que le cœur avide de Marcellin battait d'espérance... Oui, c'était de l'or encore !

Quelques ancêtres de M. B...avaient dû amasser toutes ces sommes, et une mort subite ou violente les avait sans doute empêchés de déclarer ce secret à leurs héritiers. Quoi qu'il en fût, il importait assez peu à Marcelin de savoir comment tant d'argent se trouvait caché là. Il lui suffisait de s'en rendre maître. Il se chargea du vase et de ses outils, et reprit le chemin de la ville en toute hâte. A peine était-il rentré chez lui et s'était-il mis dans lit, que son fils Etienne, qui dormait à ses côtés, se reveilla et dit à son père :

—Voici le jour, mon père, c'est assez dormir, n'est-ce pas ?

—C'est juste, dit le maçon, qui n'avait pas encore fermé l'œil, lève-toi, mon garçon et appelle ta sœur afin qu'elle nous prépare à déjeuner et que j'aille à l'ouvrage.

Bientôt toute la famille de Marcellin fut sur pied, Comme le maçon ouvrait une armoire, faisait le ménage depuis la mort de sa mère, aperçut l'antique pot de terre.

—Qu'est-ce là, mon père ? demanda-t-elle.

—C'est un nouveau ciment très-rare, dit-il, et que je conserve là.

Ambroisine n'en voulut pas savoir davantage.

Lorsque Marcellin eut déjeuné, il se réunit à Daniel et quelques autres, et quelques autres, et tous ensemble ils se rendirent au travail. Ils trouvèrent plus de besogne faite qu'il n'y en avait la veille au soir.

—Est-ce que le diable est venu travailler ici cette nuit ? dit l'un d'eux en riant.

Dépendant Marcellin avait en sa possession 25,000 fr. Il eut assez d'esprit pour ne pas changer d'abord ses habitudes, ni augmenter sa dépense. Mais au bout de deux ans, il dut à ses amis qu'ayant eu de la santé et du travail toute sa vie, ses affaires n'allaient pas mal et qu'il était résolu à donner de l'éducation à ses enfants. En conséquence son fils Etienne fut mis au collège, et Mlle Ambroisine en pension.

Marcellin continua de travailler : pourtant peu à

peu il prit des jours de repos. Je suis riche, se disait-il. - Pourquoi se tuer de fatigue ?

Lorsque Ambroisine eut dix-huit ans, Marcellin annonça un jour qu'il avait 10,000 fr. à lui donner, fruit de ses économies. Tous les jeunes ouvriers de la ville accoururent pour demander sa main. Mais Mlle Ambroisine trouva qu'ils parlaient un mauvais français, qu'ils ne connaissaient à fond ni la géographie ni l'histoire, qu'ils n'entendaient rien en poésie : que leurs mains étaient rudes et brûlées par le soleil, leurs manières vulgaires ; enfin ils furent tout congédiés. Un joli garçon, joueur, coureur d'estaminet, et fils d'un négociant ruiné, eut la préférence, Ambroisine porta durant quelques mois de belles robes et de fraîches toilettes, prit des airs prétentieux et hautains avec ses anciennes campagnes. Puis, quand son mari eut joué ou dépensé sa dot, il l'abandonna pour aller aux colonies chercher une nouvelle fortune. Ambroisine se trouva seule et dans la misère, ayant perdu l'habitude de l'économie et du travail, ce qui double la pauvreté, et n'ayant plus d'amis, ce qui double le malheur. Loin de recevoir les consolations de son père, elle lui reprochait durement de l'avoir mal dirigée, et d'être cause de tous ces malheurs. Marcellin espérait que l'avenir d'Etienne le consolerait un peu du triste sort de sa fille.

Etienne fit bien ses classes, et, quand il les eut terminées, il entra à l'école normale. Le bonhomme alors cessa tout-à-fait de travailler. Il lui restait guère, il est vrai, que tout juste de quoi entretenir son fils à Paris ; mais Marcellin disait qu'ayant fait tant de sacrifices pour lui Etienne lui rendrait cela plus tard, et qu'il vieillirait sur un bon fauteuil, dans le beau salon de M. le professeur de philosophie.

Par l'orgueil que lui donnait d'avance ce brillant avenir, Marcellin s'était beaucoup séparé de ses anciens camarades. Un jour pourtant, il daigna causer quelques instants avec Daniel :

—Eh bien, mon cher, lui dit-il, vous faites donc de votre fils un maçon comme vous ?

—Nous nous disions *tu* autrefois, répondit Daniel en souriant.

—Je crois, reprit Marcellin en se redressant, que mon fils ne serait plus content de ces familiarités-là.

—J'en suis fâché pour vous et pour lui, Marcellin, car cela annoncerait un cœur gâté. Quant à Firmin, dont vous me parlez tout-à-l'heure, il sera maçon, en effet, maçon intelligent et habile, j'espère. Il a appris un peu de dessin, ce qui n'est pas inutile à notre état. Du reste, pas plus savant que son père, il ne rougira jamais de lui, et j'ai la confiance qu'il sera honnête homme.

Mon cher Daniel, à mon avis, vous avez mal vu la chose. En sacrifiant ce que M. B...vous donna, vous pouviez donner de l'éducation à votre fils.

—Il en a une excellente, reprit Daniel, car il connaît très bien son métier. Il lit, il écrit, il compte à merveille. Il a des idées justes, des principes religieux, un bon cœur ; que faut-il de plus pour gagner sa vie et se faire aimer ?

—Mais convenez, mon cher, que l'éducation de l'Université peut conduire à tout ?

—Pourquoi risquer de faire de mauvais médecins, de médiocres avocats, des professeurs socialistes, avec des sujets qui eussent été sans doute de fort bons ouvriers ?

Ce raisonnement n'était pas du goût de Marcellin,